Document generated on 04/23/2024 4:45 a.m.

24 images

C’est juste psychologique

Paul Tana

Number 109, Winter 2002

L’enseignement du cinéma au collège et à l’université

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23959ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Tana, P. (2002). C’est juste psychologique. *24 images*, (109), 26–26.

Tous droits réservés © 24 images, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

C'est juste psychologique

PAR PAUL TANA

Il y a une dizaine d'années, mon copain, le compositeur Pierre Desrochers, me faisait connaître Richard Feynman, physicien américain brillant et excentrique, prix Nobel. Dans un de ses livres — je les ai tous lus mais ce serait présomptueux d'affirmer que j'ai tout compris — il fait quelques réflexions sur l'enseignement: pourquoi un chercheur comme lui enseigne — ou plutôt enseignait, car il est décédé en 1988. Il écrivait ceci dans *Surely You're Joking Mr. Feynman!*: «Je ne crois pas que je pourrais me passer vraiment de l'enseignement. Quand je manque d'idées et que je n'aboutis à rien (dans mes recherches), je me dis: "Au moins, je vis à côté; je fais quelque chose; j'apporte ma contribution." C'est psychologique en fait.»

Je suis réalisateur et j'enseigne à l'UQAM où je suis le responsable du Profil cinéma. Ces propos de Feynman décrivent bien les raisons pour lesquelles j'enseigne quand je ne tourne pas, quand j'ai un projet en scénarisation et que l'écriture manque d'idées. Quand je n'ai pas d'idées, quand les projets piétinent de version en version, je sors de ma maison et, comme on dit en italien, *vado in piazza*: je m'en vais sur la place publique, à l'université, enseigner.

C'est peut-être une façon commode de fuir la solitude du «créateur», de me soustraire aux dures exigences de la «création». Mais à l'attente vaine, inutile et solitaire de l'inspiration, je préfère l'action avec mes étudiants. Et c'est cette action qui parfois nourrit mes idées, souvent les bouscule, les remet en question, me pousse même à aller plus loin dans mes propres projets et ultimement me fait me sentir utile. J'aime me sentir utile, je n'y peux rien: c'est juste psychologique.

Qu'est-ce que je leur enseigne? Que la caméra est le premier et le dernier outil d'un réalisateur. Qu'il est illusoire de penser faire « des images claires avec des idées floues». Que le «langage» du cinéma est la chose la plus simple à apprendre et que si on n'a rien à dire, la caméra la plus virtuose masque difficilement le vide de la pensée. Qu'au fond la réalisation d'un film ne se joue qu'en partie sur le plateau, mais plutôt et surtout, entre le moment où on entreprend l'écriture du scénario et le tournage. Qu'entre ces deux moments il y a des idées qu'il faut rendre claires car ce sont ces idées qui nous permettent de faire les choix justes: acteurs, costumes, décors, etc., tous ces éléments de la réalité concrète qu'on met devant la caméra avant de passer derrière elle pour, encore une fois et en dernier lieu, choisir comment les mettre devant les yeux des spectateurs. Qu'un tournage c'est fébrile et que nos idées claires peuvent y devenir floues et qu'il faut se fier alors à notre instinct, à notre intuition. Que le cinéma est jeune mais qu'il n'est pas né hier... ni avec ***Star Wars***. Qu'ils ne sont pas les premiers à faire un film et que nous sommes, eux comme moi, au cinéma comme ailleurs, dans les divers champs de l'activité humaine, «des nains sur les épaules de géants». Qu'il est sage de prendre conscience de cette position à la fois humble et féconde, car c'est cette prise de conscience qui va nous aider à pousser un peu plus loin les limites des films que nous voulons faire et nous permettre peut-être de créer quelque chose de nouveau.

Je leur enseigne enfin que ça prend beaucoup d'énergie pour réaliser un bon ou un mauvais film, alors autant ne pas la gaspiller et réaliser les projets auxquels on croit vraiment. Je ne suis pas un puriste qui n'aspire qu'à un cinéma idéal et je défends devant eux uniquement une idée: croire aux films que nous faisons et fuir comme la peste toute forme de complaisance que ce soit vis-à-vis de soi-même, du public, des producteurs ou des institutions qui financent ces films.

En bref, voilà ce que j'enseigne. Je ne sais pas ce qui est vraiment retenu mais quand je vois les films de mes anciens étudiants dans les salles de cinéma de Montréal, je me dis que mes cours et tout le travail qui se fait au Profil cinéma de l'UQAM ont peut-être servi à quelque chose. ■

Isabelle Lavigne, Mélanie Chicoine, Pierre Seayer et Alexandre Angers, équipe qui a réalisé à l'UQAM le documentaire *J.U.I.C.E* d'I. Lavigne (1998).